

**Le problème de la variation dans la transmission de la
pensée philosophique et scientifique : répétition,
canonisation, “ hypolepse ”**

Jean-Michel Pouget

► **To cite this version:**

Jean-Michel Pouget. Le problème de la variation dans la transmission de la pensée philosophique et scientifique : répétition, canonisation, “ hypolepse ”. *Etudes Germaniques*, Klincksieck, 2007, pp.559-572. hal-02001247

HAL Id: hal-02001247

<https://hal-univ-paris10.archives-ouvertes.fr/hal-02001247>

Submitted on 31 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le problème de la variation dans la transmission de la pensée philosophique et scientifique : répétition, canonisation, « hypolepse »

Jean-Michel POUGET*

Based on Jan Assmann's theory of cultural memory, this article deals with the question of variation in the transmission of philosophical and scientific thought. Variation and evolution of ideas depend to a large extent on the pattern of transmission of founding texts, which can be either ritual, canonical or "hypoleptical".

Ausgehend von Jan Assmanns Theorie des kulturellen Gedächtnisses wird das Phänomen der Variation in der Überlieferung philosophischen und wissenschaftlichen Denkens untersucht. Im Mittelpunkt der Untersuchung steht der Einfluß fundierender Texte auf die Entwicklung des Denkens. Bedingt wird diese Entwicklung durch den Modus der Überlieferung kulturellen Gedächtnisses : sie hängt vom Umgang mit den Texten ab, der entweder rituell, kanonisch oder kritisch-hypoleptisch sein kann.

Dans ses travaux sur la mémoire culturelle des premières grandes civilisations, l'égyptologue Jan Assmann¹ a mis en évidence l'importance, dans les sociétés dotées d'une écriture, du passage d'une mémoire rituelle à une mémoire textuelle. La pratique rituelle fondée sur la répétition cède la place à une pratique d'interprétation des textes. Libérée de l'impératif de répétition, la mémoire peut désormais varier dans le temps. Ce qui est en jeu, c'est le lien entre mémoire et pensée. Soumise à l'impératif de transmission, la mémoire ne semble pas à première vue faire bon ménage avec la pensée : la reproduction des identités culturelles et ses diverses méthodes – répétition, sacralisation, canonisation, enseignement – ont tendance à enfermer l'esprit critique dans les mailles serrées du passé, notamment à travers la tutelle exercée par les

1. Jan Assmann : *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, München : C.H. Beck, 2000. La question de l'évolution de la pensée et des idées est abordée dans la troisième section du chapitre VII intitulée *Hypolepse – Schriftkultur und Ideenevolution in Griechenland*.

* Maître de conférences à l'université Lumière Lyon 2, 86, rue Pasteur. F-69007 Lyon.
Courriel : Jean-Michel.Pouget@univ-lyon2.fr

textes fondateurs. L'ouvrage d'Assmann donne la mesure de l'inertie propre à la mémoire culturelle, du poids considérable exercé par la nécessité de perpétuation des identités culturelles. En même temps, ses analyses contiennent en filigrane une sorte de dialectique hégélienne d'affranchissement progressif du joug de la répétition. Nous allons nous intéresser à cette problématique au travers de l'effet produit par les textes fondateurs sur la progression des idées philosophiques et scientifiques.

La question centrale sera de savoir dans quelle mesure le processus de transmission de la mémoire des textes fondateurs, qui par définition exige continuité et stabilité, laisse néanmoins une marge de variation, voire d'innovation, pour la pensée. Autrement dit, la mémoire peut-elle être source de stimulation pour la pensée ? Si oui comment ? Dans une première partie préliminaire, nous exposerons les différentes modalités de transmission envisagées par Assmann, sous l'angle de leurs implications pour l'exercice plus ou moins libre de la pensée. Dans un second temps, nous illustrerons ces propos théoriques à partir du cas de la Grèce antique, berceau de la pensée scientifique et philosophique occidentale. Après avoir exposé la dynamique d'évolution des idées initiée par le trio des fondateurs Socrate, Platon, Aristote, nous suivrons les altérations que la pensée scolastique fait subir à cette transmission à l'époque médiévale. Enfin, nous aborderons, dans un troisième et dernier temps, le cas spécifique des révolutions scientifiques à partir de l'exemple de la physique aristotélicienne révolutionnée par Galilée au XVI^e siècle.

I

Les différents modes de transmission de la mémoire culturelle et leurs implications pour la pensée selon Assmann

La cohérence rituelle

Le rite constitue une première forme de transmission. La pratique rituelle repose sur la répétition, garante de continuité mais dont la contrepartie est la « compulsion de répétition »² : ce terme, emprunté par Assmann à la psychanalyse freudienne, illustre l'asservissement de la mémoire à la seule conservation répétitive des traces du passé. Cette mémoire rituelle n'est pas réservée aux sociétés dépourvues d'écriture. Les textes sacrés le prouvent : eux aussi font l'objet d'un traitement rituel, la récitation en perpétue la mémoire. Dans ce cas, l'usage de l'écriture se limite à la copie, à la conservation à l'identique par les

2. *Ibid.*, p. 89 (« Wiederholungszwang »).

copistes de ces objets rituels et figés que sont les textes. Le copiste est une simple courroie de transmission. Il ne saurait altérer le texte, le rite étant par définition l'ennemi de la variation. Celle-ci est perçue comme une entorse au rite, toute évolution est donc exclue. L'écriture ne peut pas encore jouer le rôle libérateur qu'elle aura dans les sociétés fondées sur la « cohérence textuelle ».

La cohérence textuelle

Dans le cadre de la cohérence textuelle, c'est le texte qui est fondateur de l'identité culturelle : il n'est plus objet rituel figé, il est désormais au centre du processus de constitution de l'identité culturelle. Selon Assmann, cela permet de se débarrasser du poids de la répétition et ouvre alors l'espace à la variation. L'ancien n'a plus besoin d'être répété, parce qu'il est préservé sous une autre forme. Le nouveau n'est plus autorisé à répéter l'ancien, parce qu'il peut se légitimer comme variation à côté de l'ancien qui reste présent par l'écrit³.

Le passage à une cohérence textuelle est indissociable de l'usage de l'écriture qui libère de la compulsion de répétition – sans être toutefois la cause première de cette libération. La présence écrite du texte favorise une mise à distance inconnue dans la transmission orale. Le texte n'ayant plus à être répété à des fins de conservation, une distance s'instaure, sa présence exerce une « pression à la variation et à l'innovation »⁴. La cohérence textuelle engage la mémoire culturelle dans une dynamique de variation et d'innovation qui va dépendre du type de rapport établi avec les textes : « diese Texte wollen beherzigt, befolgt und in gelebte Wirklichkeit umgesetzt werden. »⁵

Un premier type de rapport possible est constitué par la canonisation. Les textes canoniques sont des textes fondateurs de la mémoire culturelle. Leur transmission est orchestrée par les interprètes qui actualisent sans cesse leur sens, ce qu'Assmann appelle « Textpflege » et « Sinnpflege »⁶. Le commentaire se fait acte majeur de la transmission. L'acte de mémoire n'est plus compulsion de répétition, distanciation et réflexion sont désormais indispensables pour produire autre chose que le texte lui-même. Néanmoins, on ne saurait parler de pensée véritablement critique, dans la mesure où le respect du canon qui, par définition, a force de loi, délimite étroitement le champ légitime de la variation. La pensée reste au service du canon. La transmission par canonisation n'est en fin de compte qu'une variante plus élaborée et plus subtile de la répétition.

3. Interview de J. Assmann consultable sur le site : www.atopia.tk/anamnesis/assmannfr.htm.

4. Note 1, p. 98 (« Variations- und Innovationsdruck »).

5. *Ibid.*, p. 94-95.

6. *Ibid.*, p. 88.

L'hypolepse

Une autre modalité de la transmission de la mémoire des textes fondateurs, issue d'un rapport critique à ces derniers, est ce qu'Assmann désigne du terme grec d'hypolepse ou continuation. Ce terme fait référence, en grec, au fait, pour un rhapsode, de reprendre à l'endroit où son prédécesseur avait interrompu la récitation ou, pour un orateur, de se rattacher à ce que son prédécesseur a dit. L'hypolepse va beaucoup plus loin que la canonisation dans l'impératif de variation en imposant un positionnement novateur par rapport au passé, un dialogue critique avec des problématiques préexistantes qu'Assmann résume par la formule : « Kritik bei gleichzeitiger Bewahrung der kritisierten Positionen. »⁷

Il y a donc conservation et suppression du passé, c'est une *Aufhebung* au double sens qu'a ce terme en allemand, la conservation du passé va de pair avec sa suppression. L'interprète cède la place à l'auteur qui désormais fait totalement écran au texte de départ. Au mode d'organisation de la transmission par canonisation organisé autour du texte et de son interprète se substitue une nouvelle constellation impliquant « auteur, prédécesseur et problème »⁸.

Si l'on met en regard les trois modes de transmission rituelle, canonique et hypoleptique, on observe un effacement progressif du texte, un relâchement de son emprise sur la mémoire, corrélatif d'un affranchissement croissant du passeur. De simple copiste celui-ci devient commentateur pour finalement accéder au statut d'auteur à part entière. Dans une transmission rituelle, le primat du texte est absolu, celui-ci traverse les générations en se répétant à l'identique. Dans la canonisation, le texte s'efface derrière les interprétations tout en maintenant son emprise. Dans une transmission de type hypoleptique enfin, le texte s'efface en tant qu'instance normative et formative suprême au profit du problème dont il traite. Autrement dit, la transmission se loge désormais au niveau d'une problématique transcendante les textes eux-mêmes. La perpétuation de la trace écrite et des commentaires des textes fondateurs n'est plus au service du respect de la littéralité, elle entre désormais au service de la conservation de la validité des « champs thématiques » (*Themenfelder*) engendrés par les textes fondateurs.

Concrètement, cela signifie que, si l'on peut toujours lire Platon ou Aristote aujourd'hui, c'est parce que les sujets qu'ils traitent gardent pour nous leur validité. L'écriture est une des conditions *sine qua non* de cette permanence des problématiques. Les traces écrites peuvent

7. *Ibid.*, p. 288.

8. *Ibid.*, p. 287 (« Autor, Vorgänger und Sache »).

s'étendre dans le temps et l'espace, donnant lieu à une « situation de communication distendue »⁹, c'est-à-dire qui s'étend au-delà de l'échange initial entre émetteur et récepteur. À partir d'un noyau de textes fondateurs d'une problématique – philosophique ou scientifique – se constitue un cadre de référence commun, méta-textuel, dans lequel les textes se répondent. À ces textes fondateurs qui donnent l'impulsion première, est attachée une valeur normative et formative bien moindre que dans le cas d'un rapport de type canonique – ils ouvrent un espace de variation très large, la seule limite imposée étant la frontière d'un « champ thématique ».

La mémoire de ces textes fondateurs se perpétue par des évolutions libres et variées des auteurs au sein du champ thématique. Si commentaires il y a, ceux-ci ne sont plus motivés par le souci de conservation de la mémoire, ils servent à trouver un positionnement novateur : le commentaire entre au service d'une problématique qui transcende tout texte particulier. La mémoire culturelle se transmet par cette réactualisation permanente et automatique de la problématique, plus n'est besoin de l'arsenal législatif contraignant de la canonisation pour assurer la transmission. Ainsi libérée, la mémoire devient féconde, le commentaire se mue en une propédeutique à l'approfondissement, à la réorientation, voire à la refonte totale d'un problème donné. Les textes ne sont plus dès lors qu'un moyen et non plus une fin, ils ne sont plus dépositaires d'une vérité préexistante dont il faut sans cesse entretenir le souvenir. Libérée de cet impératif, la mémoire s'allie à la pensée et se fait l'architecte d'une vérité en devenir.

II

Pour Assmann, l'émergence d'un horizon hypoleptique exige la réunion de trois conditions : l'écriture, un cadre institutionnel qui fixe les règles du rapport critique aux textes et du débat contradictoire, le primat de l'esprit critique¹⁰. Ces conditions, réunies dans la Grèce antique, sont à l'origine de l'émergence, au début du VI^e siècle avant notre ère, d'un nouveau type de pensée qu'il est d'usage de désigner par le doublet « science et philosophie ».

Exemple de transmission hypoleptique : Socrate, Platon et Aristote

Limitons notre propos à la doctrine platonicienne du monde transcendant des idées. Aristote, commentateur de Platon, a établi que cette

9. *Ibid.*, p. 287 : « zerdehnte Situation ».

10. *Ibid.*, p. 283.

doctrine est issue d'une confrontation de la pensée d'Héraclite et de celle de Socrate. Pour Héraclite, philosophe présocratique, toute chose est fluctuante, le monde en devenir permanent empêche d'asseoir la connaissance sur des bases stables. Socrate en revanche affirme que la réalité, toute mouvante qu'elle soit, permet de former des concepts généraux aptes à fonder une connaissance véritable. Dans la doctrine idéaliste de Platon, la position héraclitienne est conservée dans la vision d'un monde sensible marqué du sceau de l'imperfection. Dans le même temps, l'*eidōs* platonicien conserve la mémoire socratique des concepts généraux. Cet exemple est une bonne illustration du mécanisme de transmission hypoleptique, « critique et conservation simultanée des positions critiquées » : conservation du passé dans l'acte même de sa suppression. Mais Aristote ne se contente pas du rôle de commentateur. S'il se fait l'interprète de Platon, ce n'est dans l'intention première de transmettre sa mémoire, ce qui serait le cas dans une perspective de canonisation. La logique qui sous-tend sa prise de position est celle de l'hypolepse, il s'agit pour lui d'aller au-delà de Platon en s'appuyant sur sa pensée. Pour Aristote, pour les Grecs en général, le commentaire est une sorte de marchepied permettant l'accès à une position nouvelle. Platon dépassait Socrate en le conservant, Aristote fait de même avec Platon. En quoi consiste cette « *Aufhebung* » aristotélicienne ? Aristote n'adhère pas à la vision dévalorisante d'un monde terrestre qui ne serait qu'un reflet imparfait du monde seul parfait des idées, il est convaincu que le monde sensible vaut pour lui-même. Sans rejeter la conception platonicienne, Aristote l'adapte à sa propre vision en introduisant l'idée dans le monde sensible par le moyen du concept de forme, défini comme principe de détermination de la matière. L'idée est en quelque sorte naturalisée, elle entre dans la sphère de l'immanence sous un autre nom. Par ce subtil déplacement, Aristote introduit une vision immanente de la réalité qui s'oppose à la vision transcendante de type platonicien. Cette vision ouvre le champ de la connaissance du monde sensible, c'est l'acte fondateur de la démarche scientifique. À partir d'une problématique fondatrice, la doctrine du monde des idées et la nature de son lien avec le monde réel, un débat contradictoire s'instaure, une dynamique d'évolution se met en place. Si cette logique de transmission s'appuie sur l'écriture et les textes, sans lesquels aucun horizon hypoleptique n'aurait pu voir le jour, il n'en reste pas moins que ce recours à l'écriture n'allait pas sans résistance chez les Grecs. À ce titre, il convient de souligner que le geste inaugural de Socrate ne s'est pas fait par l'écriture, puisque Socrate n'a rien écrit lui-même, mais que c'est la parole qui fut à l'origine de cette impulsion.

La résistance des Grecs à l'écriture¹¹

«Was geschrieben steht, beansprucht höchste Verbindlichkeit»¹², note Assmann. La fixation confère à l'écriture un fort pouvoir de prescription, l'écriture est un instrument privilégié pour toute visée normative, formative, législative. Assmann souligne qu'au sein des premières sociétés orientales, l'écriture fut au service de divers pouvoirs politique, bureaucratique, religieux qu'elle a contribué à asseoir et à renforcer¹³. Rien de tel dans la culture grecque marquée du sceau d'une «oralité structurelle»¹⁴. L'écriture n'y a jamais été confisquée au profit d'un pouvoir quelconque :

Die Griechen waren [...] befreit von Schrift-Gesetzmaßbkeiten orientalischer Gesellschaften.¹⁵

Point de tyrannie du livre donc en Grèce, enfermant irrémédiablement mémoire et pensée dans le carcan de la littéralité des textes fondateurs. Car l'usage de l'écriture, lié à de tout autres conditions sociales et politiques, s'est répandu dans le prolongement du discours critique, comme fixation de ce dernier, permettant à l'écriture de développer pleinement cette autre potentialité qu'est la «pression à la variation et à l'innovation». Jointe à la parole, l'écriture a joué un rôle de catalyseur pour le dynamisme critique de cette période, elle a permis de démultiplier le potentiel critique inhérent à la parole. L'usage de cette dernière, comme celui de l'écriture, est pluriel, il ne se limite pas à la fonction de répétition, quelque peu stérile pour la pensée, comme c'est le cas dans les sociétés fondées sur le rite, la parole est aussi dialogue, en tant que tel elle est une voie d'accès à la vérité comme nous le montre l'exemple grec, Socrate et sa méthode dialectique surtout. La parole joue un rôle moteur d'innovation et de progression des idées : «Sprache als Sprechen ist Bewegung», note Cassirer¹⁶, dans sa forme parlée le langage est mouvement, et ce mouvement engendre variation et innovation : on touche là à une question-clé de philosophie du langage dont les Grecs offrent un exemple vivant, clairement posée par Herder, finement analysée par Wilhelm von Humboldt¹⁷ et brillamment illustrée par Kleist dans un de ses écrits¹⁸. Le primat de la parole dans la culture grecque explique probablement

11. La question de la relation entre technologie de l'écriture et naissance de la philosophie grecque est abordée dans l'article suivant : André Laks : «Écriture, prose, et les débuts de la philosophie grecque», Lille : université de Lille 3, UMR 8519 «Savoirs et textes» (consultable sur le site : www.methodos.revues.org).

12. Note 1, p. 268.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*, p. 271.

15. *Ibid.*, p. 268.

16. Ernst Cassirer : *Geist und Leben. Schriften*, Leipzig : Reclam Verlag, 1993, p. 290.

17. Wilhelm von Humboldt : *Über die Sprache*, Tübingen : Francke, 1994, p. 163-166.

18. Heinrich von Kleist : «Über die allmähliche Verfertigung der Gedanken beim Reden», dans : *Sämtliche Werke und Briefe*, hrsg. von Helmut Sembdner, Darmstadt : WGB, 1952 (1985), 2 Bd., p. 319 sq. Traduction française : *De l'élaboration progressive des idées par la parole et sept autres petits écrits*, Paris : Fayard, Mille et une nuits n° 433, p. 7-29.

l'hostilité des philosophes de cette période envers l'écriture. Socrate n'a volontairement rien écrit. Au sein de son Académie, Platon accordait une place centrale à l'enseignement oral, dédaignant l'écriture. Le *Phèdre* est une critique virulente de l'écriture. On relève la même dévalorisation de l'écrit chez Aristote qui, dit-on, avait coutume d'enseigner en se promenant dans les allées du Lycée d'où le nom de péripatétisme donné à son système. De manière générale, l'écriture est vécue à cette époque comme problématique, précisément au moment où elle s'impose. Le paradoxe n'est qu'apparent : il s'explique par le fait que la philosophie, ancrée jusque-là dans une tradition orale dominante, achève son entrée dans l'ère de l'écriture, mutation culturelle de grande ampleur qui ne va pas sans réticence. Plus que d'une condamnation de l'écriture, le *Phèdre* atteste ainsi de l'importance de cette mutation et en prend acte : désormais, la philosophie passe par l'écriture¹⁹. N'oublions pas que Platon et Aristote ont eux-mêmes beaucoup publié, ce qui ne les empêchait pas de percevoir la fixation écrite sous l'angle négatif d'une immobilisation de la pensée dommageable à son développement. La transcription de nombre de leurs écrits sous forme de dialogues est révélatrice de la persistance de cet attachement à l'oralité dans une société où l'écriture était devenue le mode de transmission dominant de la mémoire culturelle.

Finalement, l'exemple grec montre qu'une transmission des idées de type hypoleptique, en appui sur les textes, mais dans un rapport libre et distancié avec ces derniers, est par nature incompatible avec une emprise marquée des textes fondateurs assise sur l'écriture. La dynamique de progression des idées exige une autonomie de la pensée qui s'accommode mal des tentatives visant à l'arrimer à l'édifice de textes fondateurs. Le paradoxe, c'est que ces précurseurs d'une pensée libératrice pour la mémoire que furent Platon et Aristote allaient exercer, bien involontairement, à travers leurs écrits, une tyrannie sur les générations ultérieures retombées dans les travers d'une transmission servile de la mémoire culturelle. C'est par exemple le cas de l'enseignement scolastique dispensé au Moyen Âge. La connotation fortement péjorative de ce terme suggère qu'il s'agit d'une pensée stérile incapable de s'affranchir du poids du passé.

La transmission de la pensée platonicienne et aristotélicienne à l'époque médiévale : l'exemple de la scolastique

Il serait instructif de suivre la transmission de la mémoire fondée par le trio Socrate-Platon-Aristote en dehors de son terreau d'origine²⁰. Une telle étude établirait sans doute les altérations subies par la dynamique

19. Voir sur ce point l'article d'André Laks (note 11).

20. Pour un aperçu synoptique mais néanmoins détaillé de la réception des auteurs antiques à partir de l'ère chrétienne jusqu'à la période médiévale, on se reportera à l'ouvrage suivant : Johannes Hirschberger : *Geschichte der Philosophie*, Frankfurt a.M. : Zweitausendeins, 1980, vol. 1.

initiale d'évolution des idées, corrélatives de multiples tentatives de canonicisation des textes des fondateurs de la philosophie occidentale. Ceux-ci avaient raison de se méfier de l'écriture ! À partir de l'époque romaine, où le christianisme naissant absorbe l'héritage antique plus qu'il ne le rejette, la transmission de la pensée platonicienne et aristotélicienne par les Pères de l'Église s'intègre au sein d'une tradition herméneutique dominante. Sur fond d'alliance de la foi et de la pensée, l'héritage des penseurs antiques est adapté au message religieux, actualisé pour les besoins présents. Au sein d'une culture dominée par la pensée chrétienne, les problématiques philosophiques introduites par Socrate-Platon-Aristote n'ont ainsi rien perdu de leur pertinence, elles ont simplement été redéployées pour servir à un autre but. Elles ont pu se transmettre de la sorte *via* la scolastique jusqu'à l'époque moderne. La scolastique constitue ainsi une importante courroie de transmission de la pensée antique. Poursuivant la démarche inaugurée par les Pères de l'Église, elle tenta de concilier Révélation et Raison en s'appuyant sur la philosophie grecque, notamment sur Aristote. Ce dernier, ou ses commentateurs reconnus²¹, représentaient ce que l'on appelait l'*auctoritas*. Dans le cadre de l'institution scolastique, leurs opinions étaient systématiquement conservées dans les livres de sentences, corpus de textes fondateurs de type canonique. Cette somme considérable d'opinions brutes souvent contradictoires était ensuite passée au crible de la raison naturelle, de la *ratio*, dont la tâche était précisément de résoudre les contradictions et de dégager le sens authentique. La scolastique offre l'exemple d'une institutionnalisation de la transmission reposant sur une séparation rigoureuse entre la conservation des textes d'une part et leur critique de l'autre. Ce mode de transmission en deux temps est révélateur de la tutelle exercée par les textes fondateurs, tout autant que de l'amorce de leur mise à distance. Cette distanciation restait toutefois bien trop timide, la soumission à l'autorité des textes fondateurs bien trop grande pour engager la scolastique sur la voie d'une véritable révolution philosophique et scientifique.

III

La révolution galiléenne de la physique aristotélicienne : l'affranchissement de la tutelle des textes

Assmann note sans s'y attarder que l'hypolepse est indispensable aux révolutions scientifiques²². Prenons l'exemple de la physique aristotélicienne²³. Aristote, fondateur de la démarche scientifique

21. Averroès notamment, mais aussi Boèce.

22. Note 1, p. 287.

23. Pour les données factuelles relatives à la physique aristotélicienne et galiléenne, on se reportera à l'ouvrage suivant : *Histoire des sciences de l'Antiquité à nos jours*, sous la direction de Philippe de la Cotardière, Paris : Tallandier, 2004

empirique alternant observation et théorisation a également posé les fondements de nombreuses disciplines scientifiques. Ses écrits scientifiques constituent le socle de la science occidentale. À partir des XII^e et XIII^e siècles, en liaison avec l'essor des universités et de l'activité scientifique au sein des grands ordres religieux, la réception des écrits aristotéliens s'intensifie. À partir du Concile de Trente (1545-1563), la science aristotélienne devient la doctrine officielle de l'Église catholique. Il faut dire que les écrits d'Aristote se prêtaient merveilleusement à une telle canonisation : comme l'a montré Ernst Cassirer²⁴, la science aristotélienne, fondée sur les catégories du langage, est une entreprise de classification systématique des objets naturels d'après leurs qualités. Sa force est celle de l'évidence du sens commun. C'est ainsi qu'Aristote est devenu, de façon paradoxale, un frein à la progression de la science²⁵. L'autorité considérable de ses écrits, figés par la canonisation, a lourdement conditionné la façon d'observer et de considérer la nature, barrant la voie à toute vision neuve des phénomènes. Or, toute avancée significative en matière scientifique trouve son origine dans un changement radical du regard porté sur l'objet d'étude, comme l'a établi l'épistémologue américain Thomas Kuhn²⁶. Cela suppose que l'observateur, dans sa confrontation avec les phénomènes, conserve une certaine liberté critique vis-à-vis des doctrines établies. Aristote lui-même avait ouvert la voie avec son geste inaugural posant sur le monde sensible un regard neuf et le déclarant, contre Platon, objet de science. Mais la canonisation des textes du Stagirite avait fermé l'horizon hypoleptique ouvert par cet acte fondateur, jusqu'au XVI^e siècle et l'entrée en lice de celui qui est peut-être finalement l'un des plus dignes héritiers d'Aristote en matière scientifique : le physicien, mathématicien, et astronome Galilée. À la différence des penseurs scolastiques, le grand savant italien ne considère plus Aristote comme une autorité absolue, il ne croit plus dans l'autorité incontestable de la chose écrite, et c'est en cela qu'il se montre digne successeur de l'héritage grec. Reprenant la problématique aristotélienne de l'étude du mouvement, Galilée montre que, contrairement à l'enseignement d'Aristote, la chute des corps est indépendante de la masse²⁷ et que la vitesse s'accroît au fil de la chute²⁸. Bref, qu'Aristote s'est trompé. On peut interpréter le passage d'Aristote à Galilée comme une transmission hypoleptique,

24. Note 11, p. 290-292.

25. Dans les sciences de la vie, un des obstacles majeurs que la théorie évolutionniste eut à affronter fut l'essentialisme platonicien qui s'accordait parfaitement avec le créationnisme comme l'a montré l'historien des sciences américain Ernst Mayr : *Histoire de la biologie*, Paris : Le livre de Poche, tome I, trad. fr., 1989.

26. Thomas Kuhn : *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris : Flammarion, 1983.

27. Dans des conditions où le vide est réalisé.

28. Aristote avait enseigné que la chute des corps dépendait de la masse et que la vitesse de la chute était uniforme.

une continuation critique avec conservation de la position critiquée, en l'occurrence la problématique de l'étude du mouvement et de la chute des corps. Mais en rester à cette analyse masquerait un élément nouveau déterminant qui intervient dans la transmission : l'introduction de la méthode expérimentale. Galilée aboutit à une réfutation aussi radicale de la position d'Aristote non pas en s'appuyant sur les écrits de ce dernier, ni même sur ceux d'autres savants, mais en se fondant sur l'expérimentation : il sort en quelque sorte d'une logique strictement textuelle pour se placer dans une logique expérimentale. Le geste fondateur de Galilée réside dans ce recours systématique à la méthode expérimentale, totalement ignorée des Grecs, qui marque rien moins que l'acte de naissance de la science moderne.

L'incidence pour la transmission des idées scientifiques est considérable dans la mesure où le rapport à la tradition se trouve profondément modifié : les textes fondateurs ne sont plus désormais la seule source légitime de vérité, ils doivent partager ce privilège avec l'expérimentation – voire le lui céder –, celle-ci devient même, aux yeux de certains penseurs l'unique source de vérité. C'est le cas de Francis Bacon, savant et philosophe anglais contemporain de Galilée. Dans la partie historique de son traité des couleurs, Goethe fait de la contestation de l'autorité l'un des traits dominants de la pensée scientifique du XVI^e siècle et conclut ainsi :

die Abneigung vor Autorität wird immer stärker, und wie einmal in der Religion protestiert worden, so wird durchaus und auch in den Wissenschaften protestiert, so dass Baco von Verulam zuletzt wagen darf, mit dem Schwamm über alles hinzufahren, was bisher auf die Tafel der Menschheit verzeichnet war.²⁹

« Du passé faisons table rase », voilà la devise de Francis Bacon qui ose même défier l'autorité d'Aristote et de Platon, attitude déplorée par Goethe en ces termes :

Denn wie kann man mit Gelassenheit anhören, wenn er die Werke des Aristoteles und Plato leichten Tafeln vergleicht, die eben, weil sie aus keiner tüchtigen gehaltvollen Masse bestünden, auf der Zeitflut gar wohl zu uns herüber geschwemmt werden können.³⁰

Alors que la pensée scolastique restait dans un rapport de soumission à l'autorité, générateur d'une forme d'immobilisme, la pensée scientifique moderne s'affranchit totalement à partir de Galilée.

Il est intéressant de remarquer que l'un des enjeux essentiels de ce combat contre l'autorité porte sur le langage, comme si renaissait l'attitude de défiance observée chez les Grecs. Pour Bacon, le langage est

29. *Goethes Werke*, Hamburger Ausgabe, München : C.H. Beck, 1981, vol. 14, p. 95.
30. *Ibid.*, p. 90.

l'une des principales sources d'erreurs, d'illusions et de préjugés. Pour Galilée, la nature entière est écrite en langage mathématique, la science doit s'employer à cette traduction mathématique des phénomènes, mais il faut au préalable se débarrasser de l'obstacle que représente la science aristotélicienne fondée sur le langage commun, véritable forteresse à la consolidation de laquelle la scolastique n'a cessé d'œuvrer. D'où la tentative de déconstruction menée par Galilée³¹. À une science descriptive des objets naturels et de leurs qualités, il substitue une science explicative établissant les rapports mathématiques existant entre ces mêmes objets. L'hypolepse frise ici la rupture, la continuation prend la forme paradoxale d'une rupture volontaire de la continuité. L'émergence de la méthode expérimentale appuyée sur le langage mathématique, par sa prétention à constituer la seule source de vérité légitime, remet en cause la pérennité de la transmission de la mémoire culturelle textuelle, des idées et des théories scientifiques en l'occurrence qui deviennent caduques et tombent dans l'oubli³². Plus encore, cette nouvelle voie royale d'accès à la vérité s'oppose à la transmission jugée néfaste pour la marche de la science. Le rapport à la tradition n'est plus seulement critique, il devient problématique, dans la mesure où l'on se détourne des textes.

Néanmoins, un lien demeure, celui de l'attitude critique commune portée par une volonté créatrice, au sens nietzschéen. Si Galilée croise le fer avec Aristote, c'est parce qu'il cherche à imposer de nouvelles « tables de valeur » pour la science, ce qui suppose qu'il brise les tables établies. Aristote n'avait-il pas dû lui-même s'opposer à Platon pour rendre le monde sensible accessible à la connaissance ? En ce sens, on peut parler d'une affinité profonde entre la démarche d'Aristote et celle de Galilée. Tous deux sont des créateurs au sens nietzschéen ou, pour parler avec Thomas Kuhn, des fondateurs de paradigmes. Selon l'épistémologue américain, le véritable moteur du progrès scientifique réside dans des changements de paradigmes, déclencheurs des révolutions scientifiques. La science progresse essentiellement par ruptures successives marquées par le rejet des théories issues de la tradition. Après Galilée, la physique connaîtra d'autres changements de paradigmes analogues, Newton d'abord, Einstein ensuite. Les révolutions scientifiques fonctionnent selon un schéma spécifique de transmission, pour lequel il semble de prime abord inapproprié de parler de cohérence textuelle, puisque l'évolution des idées scientifiques n'est plus indexée en priorité sur les textes mais sur la méthode expérimentale. Les écrits scientifiques perdent ainsi leur exclusivité en tant qu'instance normative suprême.

31. Galilée a exposé sa critique de la physique aristotélicienne et scolastique dans un traité polémique intitulé *Il Saggiatore* (1623).

32. Wolf Lepenies a montré que la littérature constituait un réservoir pour les théories scientifiques périmées : Wolf Lepenies : « Der Wissenschaftler als Autor », dans : *Akzente. Zeitschrift für Literatur* (1978), p. 147.

Encore faudrait-il nuancer ce jugement et tenir compte ici de ce qui se passe entre deux révolutions successives. Kuhn parle de « science normale » pour désigner cette phase dans laquelle se constitue un savoir commun organisé à partir d'un paradigme donné³³. Au sein de la « science normale », la transmission des idées fonctionne toujours selon le modèle d'une cohérence textuelle au sens d'Assmann. Les fondateurs de paradigme sont à l'origine de la constitution d'un cadre commun pour la communauté scientifique. Les écrits fondateurs d'un paradigme conditionnent ainsi fortement l'orientation des recherches et la progression des idées scientifiques qui suit le mode hypoleptique de la variation contrôlée décrit par Assmann. À titre d'exemples, on peut citer ici les écrits de Newton qui se diffusent dans l'Europe du XVII^e siècle, ceux de Darwin dans le dernier tiers du XIX^e siècle, ou encore, plus près de nous, ceux d'Einstein sur la relativité. Dans cette phase d'institutionnalisation d'un paradigme, les écrits fondateurs conservent un pouvoir formatif et normatif fort, les tendances à la canonisation n'étant d'ailleurs pas exclues. Mais la validité du pouvoir des textes est forcément limitée dans le temps, puisque la logique qui préside à l'évolution des idées reste celle de la méthode expérimentale, qui à terme débouche invariablement sur une remise en cause de la validité du paradigme initial, créant les conditions d'une rupture. En l'absence du garde-fou que constitue l'indexation de la variation aux textes fondateurs, les révolutions scientifiques deviennent non seulement possibles, mais sont programmées.

Que convient-il de retenir des développements précédents ? Tout d'abord que les différents modes de transmission de la mémoire culturelle traduisent des degrés variables d'affranchissement de l'impératif de conservation à l'identique du passé. Totalement sous tutelle dans le cadre d'une transmission rituelle, la pensée s'affranchit partiellement dans le cadre d'un mode de transmission textuel. Si l'approche canonique maintient encore celle-ci dans le carcan des textes fondateurs tout en fondant la possibilité d'une évolution, c'est l'approche hypoleptique de continuation critique qui va véritablement libérer de leur emprise, générant ainsi l'innovation. Nous retiendrons ensuite que ce sont les révolutions scientifiques dont la science occidentale est riche depuis la Renaissance qui offrent le cas d'affranchissement le plus abouti. En faisant sauter le verrou de l'autorité des textes, la pratique de la méthode expérimentale a redéfini les modalités de la transmission, accélérant le rythme des évolutions et déclenchant à intervalles réguliers des révolutions dont la conséquence est de plonger dans l'oubli des pans entiers de la tradition scientifique. Le principe de

33. Note 26, ch. 2.

l'obsolescence des idées et des théories scientifiques semble être ici au cœur même de la transmission. Si au sein des civilisations anciennes étudiées par Assmann la pratique rituelle acculait les individus à la compulsion de répétition, nos sociétés modernes semblent quant à elles dominées par une espèce de compulsion de changement généralisée qui est loin de se cantonner au seul domaine scientifique.